

FÉLICIEN MARCEAU

*de l'Académie française*

**CHAIR  
ET CUIR**

roman

*nrf*

GALLIMARD







# **CHAIR ET CUIR**

*Œuvres de*  
FÉLICIEN MARCEAU

*nrf*

CHASSENEUIL.  
CASANOVA OU L'ANTI-DON JUAN.  
CHAIR ET CUIR.  
CAPRI, PETITE ÎLE.  
L'HOMME DU ROI.  
BERGÈRE LÉGÈRE.  
BALZAC ET SON MONDE.  
LES ÉLANS DU CŒUR.

*Chez d'autres éditeurs :*

EN DE SECRÈTES NOCES.

FÉLICIEN MARCEAU

# CHAIR ET CUIR

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
8, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
*Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*



## CHAPITRE PREMIER

**I**L SE REVEILLA  
FRAIS ET DISPOS. Voilà d'où je suis parti. Voilà la brèche par où tout a passé. Tout — jusqu'au drame — et le reste. La phrase-clef. La phrase qui m'a permis de voir clair. De déceler l'imposture. Sans elle, je serais encore là, je ne sais où, comme un imbécile. Exclu, rejeté, seul enfin. Seul et perplexe, seul et désespéré devant un monde pour moi clos comme un œuf. A ne rien comprendre. A croire que. Alors que la réalité est que. Frais et dispos. « Le lendemain, je me suis réveillé frais et dispos. » Partout. Les gens qui vous parlent, les gens dans le métro, les journaux. **COMME SI TOUT LE MONDE SE REVEILLAIT FRAIS ET DISPOS.** Comme si c'était une chose fréquente, normale, naturelle. N'est-ce pas ? Parce qu'enfin une phrase qu'on rencontre si souvent, on est bien forcé de penser qu'elle n'évoque rien d'exceptionnel, rien de curieux. Bon.

Or, moi, voici la chose, **JAMAIS JE NE ME SUIS REVEILLE FRAIS ET DISPOS.** Jamais. Les autres se réveillent comment ? Frais et dispos. Ou enfin, s'ils en parlent tant, c'est que ça leur arrive. Moi, ça ne m'est jamais arrivé. J'y ai fait attention cependant. Pensez, c'est que ça m'inquiétait, à la longue. Je me disais : c'est pas possible. Alors je me suis observé. Je peux même dire que j'y ai mis de la bonne volonté. J'ai négligé les aphtes, les boutons, les piqûres de moustiques. Ce que j'appellerais : les accidents. Et j'ai bien dû constater que **JAMAIS** je ne me réveillais frais et dispos. Reposé, oui. Ou après m'être lavé, soit. Mais pas en me réveillant. **PAS EN ME REVEILLANT.** Ce n'est pas que ce soit si grave, non, je ne suis pas malade, je n'ai pas la

fièvre, mais je me sens lourd, mes jambes me font mal. Les cuisses surtout, à l'intérieur. Ça me tire. Ou le fond des yeux. Le dessus des paupières. Les épaules. Les omoplates. Je me sens comme des artères de plomb. De la rouille, de l'embarras, la bouche mauvaise. J'émerge avec peine. Bref, un jour, tout bien pesé, j'en ai dû prendre mon parti : dans ce monde où les gens se réveillent frais et dispos, moi je me réveillais autrement. Avec un autre signalement. Les autres : frais et dispos. En face : moi. L'exception. L'unique. Moi tout seul avec quelque chose qui m'était refusé, interdit. Pourquoi ? Le monde comme un œuf, un œuf lisse et brillant, plein d'hommes frais et dispos. Et moi en dehors de l'œuf. Moi seul. Moi empêtré dans ce corps incroyable qui n'était ni frais ni dispos. Et pourquoi ?

D'abord j'en ai conclu que je devais être différent des autres. Que je devais être exceptionnel. Dame ! J'ai pensé que ma santé était déficiente. Mais Cassagne s'est fichu de moi.

— Magis, mon ami, je vous l'ai déjà dit, vous êtes un malade imaginaire. Un nerveux.

— Cependant, monsieur le docteur...

Les autres disent : docteur. Tout court. Moi je n'y arrive pas. J'ai beau faire. Ça ne sort pas. Le mot docteur tout seul, c'est comme si, dans ma bouche, il n'arrivait pas à se former. Alors je bafouille. Ou je dis : monsieur le docteur. Furieux. En me le reprochant. Comment font les autres ? A l'aise toujours. Comme chez eux. Moi je ne suis jamais à l'aise. Je ne me sens jamais comme chez moi. C'est vrai qu'il est beaucoup plus âgé que moi, Cassagne. Et qu'il me soignait déjà quand j'étais gosse, que nous habitions rue du Borrégo. Mais maman, elle avait son âge, à peu près. Et elle lui disait aussi : monsieur le docteur. En s'essuyant les mains à son tablier. C'était son geste, ça. Elle s'essuyait toujours les mains. Une habitude. En parlant. Et, pour prendre l'ordonnance, elle recommençait, mais alors avec le haut du tablier, contre ses seins. « Oui, monsieur le docteur. » Elle debout, lui assis. Comme si ç'avait été lui qui payait. Et quand on l'attendait, elle nettoyait partout, mettait de l'ordre.

— Monsieur le docteur doit venir. Il ne faut pas...

Il ne fallait pas quoi ? Et chez lui, il n'y avait jamais du désordre peut-être ? Tous ses livres, ses boîtes, ses tubes, ses fioles sur son bureau. Est-ce qu'il mettait de l'ordre, lui ?

Il arrivait.

— Alors, Emile ?

C'est pourquoi j'ai continué à aller chez lui. J'ai toujours pensé qu'il avait dû un peu tripoter ma sœur, lorsqu'elle était jeune. Ça me permet de lui demander des réductions. Quand il m'envoie son compte, je vais le voir.

— Monsieur le docteur, vous connaissez mes charges de famille.

Je penche la tête.

— Depuis que la pauvre Justine est morte...

Il a l'air embêté. Ah ! je peux dire que je l'ai bien emmerdé, avec ma sœur. Parfois, quand je n'ai rien à faire, je me dis : tiens, je vais chez Cassagne. Il m'ausculte. Il a l'air dégoûté. Je le vois bien, il a une petite rétraction en approchant son oreille (Et lui ? avec son crâne chauve qui sent le linge. Et cette odeur de vieux rideau qui monte de son col.) Ou il me dit de garder ma chemise. Je fais celui qui n'a pas compris.

— Certainement, monsieur le docteur.

Et je l'enlève quand même. Il est embêté. C'est vrai que je suis moite, généralement. Comment font les autres ? CERTAINS autres. Je passe à côté d'eux. Ils ne sentent pas. Ils n'ont pas d'odeur. Mai je sens toujours un peu. Et je dis :

— J'ai tout à fait la même peau que la pauvre Justine, vous ne trouvez pas, monsieur le docteur ? On voit bien que nous étions de la même famille. Le même sang, je dirais.

Il se redresse, me regarde par-dessus ses lunettes. Il ne pense pas toujours à s'enlever son air dégoûté.

— Et la figure aussi, dis-je. Vous ne trouvez pas que je lui ressemble, à Justine ?

Un jour, il a éclaté.

— Ne me parlez pas toujours de Justine.

Alors moi, l'air d'en dire long :

— Je comprends.

Emmerdé, le morticole.

— Cette pauvre petite, bafouille-t-il. Que j'ai soignée jusqu'au dernier moment.

C'est vrai que, pendant trois jours, il n'a quasiment pas quitté son chevet. Et qu'il pleurait. Il pouvait bien. Pensez que, pendant un temps, il la faisait venir chez lui jusqu'à trois fois par semaine. Pour des piqûres, soi-disant. Dans les fesses. Un jour l'une, un jour l'autre. Et c'est qu'elle était potelée, ma sœur, il fallait voir — et j'ai vu. Alors vous pensez. Quoique... Attention. ATTENTION. Prendre garde à ne pas tomber dans le système. Dans ce système que... Je dis : Justine, le docteur, trois fois par semaine... Bon ! Mais les ai-je vus ? Non. Suis-je sûr ? Non. Cependant... Il n'y a pas de cependant qui tienne. Une des choses que j'ai découvertes est celle-ci : que toute conclusion est hasardeuse, toute déduction, tout calcul, toute supposition. Parfois vraie, oui, mais parfois fausse aussi, jamais inévitable. Jamais. Les faits, les situations, les caractères ne sont pas des chiffres qu'on peut additionner pour trouver un certain résultat. NON. On se dit : un homme, une petite bonne femme dans les seize ans, potelée, une paire de fesses, pas de témoins. Total : on cligne de l'œil. I-NE-VI-TABLE. Eh bien ! pas du tout. Erreur ! Système ! Rien n'est inévitable. Un autre total est toujours possible. Mais la vraisemblance ? La vraisemblance, c'est le nom que les hommes ont donné à un certain système dont moi, maintenant, JE SAIS QU'IL EST FAUX. Ou, du moins, dont je sais qu'il est faux en tant que système. Dont je sais qu'il ne présente aucune garantie. Aucun sérieux. Un homme, une femme, une paire de fesses, pas de témoins, eh bien ! ce n'est pas vrai que ça fasse obligatoirement tel ou tel total. Ça permet quinze, vingt, cent totaux différents.

Exemple :

(Non, non, je n'oublie pas que je parlais du « frais et dispos ». Je n'ai pas fini. Je ne le perds pas de vue. Mais je fais une parenthèse.) Je reviens à mon exemple : un soir, rue du Bouloi, je suivais un couple. J'aime suivre les couples. Ça permet parfois de... Bref je suivais. Je

m'intéressais. La rue était déserte. Le couple se querelait. C'était l'homme surtout.

— Mais Edouard, disait la femme.

— Oh ! tu me cours, disait-il. C'est pas une femme ça, c'est un lavement.

Puis, brusquement :

— Assez ! J'en ai assez !

— Edouard !

— Va te faire foutre.

Et il est parti, à grandes enjambées, les épaules en avant, comme un ours. La femme a marché plus vite. Mais il s'est mis à courir.

— Edouard ! a-t-elle encore crié.

Et elle s'est arrêtée. Je me suis approché.

— Ça alors, pour un brutal...

— De quoi je me mêle, m'a-t-elle rétorqué.

Avec un « je me mêle » qui lui faisait presque sortir toute la langue. Comme si elle le vomissait, son mot.

— Je ne voulais pas vous offenser.

Elle a encore eu un grognement de rancune dans la direction du fond de la rue.

— Mais franchement, ai-je poursuivi, à deux heures du matin, ce ne sont pas des choses à faire.

— Surtout que je n'ai pas un sou, m'a-t-elle dit alors. Et j'habite Bezons. Où je vais coucher, je me le demande.

Bref, de fil en aiguille, je l'ai emmenée chez moi. J'étais encore célibataire à cette époque. J'avais ma chambre de la rue Montorgueil. La femme s'est mise dans mon lit. Moi aussi. Là-dessus, tout bonhomme se dit : la suite... A cause du système, par le fait. A cause de la vraisemblance.

Or pas du tout. La suite ? Il n'y a pas eu de suite. J'ai essayé, bien entendu. (Moi aussi, à cause du système : une femme dans mon lit, je suis obligé de.) Mais elle ne voulait rien entendre.

— Laissez-moi, disait-elle. J'ai gros cœur. Ça ne me dit rien.

Ça ne lui disait rien, voilà. Ça ne lui disait rien, et tout le système s'effondrait. Un homme, une femme, un lit. Situation claire. Evidence. Et cependant : rien. Conclu-

sion qui s'imposait. Seulement elle ne s'est pas imposée. Quelque chose clochait ? Mais quoi ? J'étais jeune. La femme était jeune aussi, pas plus mal qu'une autre. Le lit n'était pas mauvais. Non, rien ne clochait. Et cependant : rien. Elle avait du chagrin ? Mais l'appel des corps, ça existe, non ? Les lois de l'espèce ? L'empire de la chair ? Et toutes ces choses qui, s'il faut en croire le système, se RIENT des obstacles ? Eh bien ! cette fois-là, l'empire de la chair, il a pu rire tout seul. La femme ne voulait pas, c'est tout. Ça ne lui disait rien. J'aurais pu la violer ? Vous badinez, elle était plus forte que moi. Et violer, je vous dirai, ce n'est pas mon genre. J'avais pitié, aussi. Cette femme qui pleurnichait. Un moment, elle a eu soif. Je me suis levé pour lui prendre un verre d'eau. Sans compter que je l'ai tout de même un peu palpée. Bien entendu. La palper, elle supportait. Mais rien de plus. Sans cesser pour ça de renifler, de ravalier ses sanglots. Le lendemain, elle m'a dit :

— Je suis une poison, non ?

Le jour venu, elle était reprise par le système. Le système selon lequel un homme, une femme, un lit, ça fait un total connu à l'avance. Un total auquel il est inconvenant, auquel il est impossible d'échapper. Et auquel cependant nous avons échappé. La nuit, elle n'avait pas voulu. Parce que, la nuit, tout est possible. Parce que, la nuit, c'est la liberté. Parce que, la nuit, forcément, ce sont nos forces obscures qui nous mènent. Nos forces vraies. Nos désirs véritables. La clarté revenue, nos désirs obscurs se dissipent. Revenait la vraisemblance. La logique. Le principe. Toutes ces choses dont nous sommes prisonniers. Le système enfin. Et elle s'excusait. « Je suis une poison, non ? » Comme si elle était coupable. Coupable de n'avoir pas fait une chose dont elle n'avait pas envie. Coupable de n'avoir pas fait une chose qui, cette fois-là, n'eût cependant trouvé sa raison d'être que dans le système et non en nous-mêmes. N'est-ce pas ? Et moi-même, ce matin-là, en arrivant au bureau, à mes collègues :

— Alors, mes petits potes, s'agit pas de trop compter sur Magis Emile aujourd'hui. Je suis vanné. Ce que j'ai pu baiser !

Et j'ai sorti mon anecdote. En changeant la fin naturellement. Non pas par vanité. Je ne suis pas vaniteux pour un sou. Mais à cause du système. Parce que j'avais peur de montrer aux autres que je n'étais pas pareil à eux. Parce que, chez les autres, un homme, une femme, un lit, ça fait le total : nuit d'amour. Chez moi, le total avait été différent. Alors je mentais. Je me disais : ce n'est pas possible, il doit y avoir une lacune. Et je comblais la lacune. Les collègues m'ont félicité.

— Sacré Magis !

Avec une pointe d'envie. Parce que, eux, ils étaient mariés. Alors ils m'enviaient. Ils m'enviaient d'avoir eu une femme pendant une nuit, eux qui en avaient toutes les nuits. Voilà le monde. Voilà sa logique. Et ils me demandaient des détails. Et le vieux Barbedart a raconté une histoire du même genre : une voisine de palier, un soir, quand il était jeune. Mais brusquement il m'est venu cette idée : si mon anecdote est fausse, pourquoi celle de Barbedart serait-elle vraie ? N'est-ce pas ? J'avais menti. Il pouvait bien mentir aussi. Et d'autres avant lui. Peut-être qu'aux autres aussi il était arrivé des histoires comme la mienne. D'avoir eu une femme dans leur lit sans la prendre. Et, comme moi, ça les avait peut-être inquiétés. Et, au lieu de douter du système, ils avaient préféré douter d'eux-mêmes et, l'histoire, au lieu de la raconter, ils se taisaient. Ou ils essayaient de l'oublier. Ou ils la racontaient comme moi, en changeant la fin. Et tout était faussé. Tout. Depuis des milliers d'années. Les mensonges succédant aux mensonges. Et le mien y compris. Mon mensonge que je faisais à cause du système, mais qui, en même temps, le fortifiait, le système. Mon mensonge venant s'ajouter à celui — possible — de Barbedart. Le système existe. Le système selon lequel un homme et une femme dans un même lit, ça donne INEVITABLEMENT le total : nuit d'amour. Bon, il existe. Mais est-il vrai ? Voilà la question que brusquement je me posais. Est-ce inévitable ? Ou n'est-ce au contraire qu'une probabilité ? Vraie une fois, pas vraie le lendemain. Parce que, me disais-je, si le système est vrai, alors je suis un anormal, un exceptionnel, un monstre, un type auquel il

arrive des histoires qui n'arrivent qu'à lui. MAIS N'ARRIVAIENT-ELLES QU'A MOI ? Je me révoltais à la fin. De toujours retomber sur le système. De toujours me trouver en dehors de lui. Elles n'arrivaient qu'à moi ? Mais pourquoi justement à moi ? C'était toujours le frais et dispos. (Vous voyez, j'avais l'air d'en être loin mais j'y reviens.) Toujours le même problème. Les autres, un homme, une femme, un lit : ils baisent. Toujours. Ça ne manque pas. Mais, cette fois-là, ça avait manqué. Les autres se réveillent frais et dispos. MOI JAMAIS. Alors j'étais un monstre ? Ou un malade ? Mais Cassagne prétendait que non. Et un autre docteur après lui, un spécialiste.

— Vous n'êtes pas robuste, mais vous avez une santé de fer. Vous pouvez vivre cent ans.

Or la science, ça existe. Les médecins, c'est quelque chose. Ils ont des instruments. Ils savent de quoi il retourne. La santé, ça se mesure. Les diagnostics, c'est précis. Alors, si les médecins me disaient que je n'avais rien de particulier, c'était donc que, dans ce domaine-là au moins, j'étais normal. Pareil aux autres. Pas différent. Mais les autres se réveillent frais et dispos.

— Ecoutez, monsieur le docteur, je vais vous expliquer.

Il m'a écouté.

— Bah ! m'a-t-il dit, moi aussi je me réveille avec ces symptômes. Ça ne veut rien dire.

Lui aussi ? Nous étions donc au moins deux. Deux à ne pas nous réveiller frais et dispos. Et, lui, ce n'était pas un anormal cependant. C'était même un docteur tout ce qu'il y a de connu. Il avait la Légion d'honneur.

C'est alors que j'ai commencé à me demander si c'était bien vrai cette histoire de frais et dispos, si ce n'était pas un mensonge. Ou une phrase que les gens disaient comme ça, sans vérifier, sans réfléchir, pour parler comme tout le monde. Ou si ce n'était pas quelque chose qui a été vrai jadis, aux époques où on vivait plus sainement, où on n'avait pas tous ces soucis, où on ne mangeait pas toutes ces cochonneries. Une chose qu'on continuait à dire par habitude. J'ai mené ma petite enquête.



— Barbedart, le matin, vous vous levez facilement ?

— Taratatata.

Imitant le clairon. Sous prétexte qu'il avait fait la guerre, cet imbécile, à tout bout de champ, imitait le clairon.

— A sept heures, Magis. Sept heures, l'heure des *breuves* !

— Mais facilement ?

— D'un bond, Magis !

Grand escogriffe, va ! D'un bond. Et ton plafond ?

— Mais, ai-je poursuivi, si vous vous réveillez facilement, ce n'est pas compliqué, vous n'avez pas beaucoup de mérite.

Piqué, le Barbedart.

— Facilement ? Ah ! non, pas facilement. Mais c'est une question de discipline. J'ai décidé que. Mais facilement, non. Le matin, ma jambe me fait souffrir. Souvenir de l'Argonne.

De l'Argonne, voilà encore un exemple. Barbedart a été dans l'Argonne, je ne dis pas, mais il a aussi été dans l'inondation de Paris. Pendant plusieurs jours. Alors son rhumatisme pouvait venir de là. N'empêche qu'il disait : l'Argonne. Et voilà les gens qui témoignent dans les procès.

— Tiens, disait Tanson. Votre jambe ? Moi, ce serait plutôt la gorge. Tous les matins, j'ai mal à la gorge. Ça passe d'ailleurs. Je prends mon café et pfoit ! parti. C'est nerveux, à ce qu'il paraît.

Voilà ! Où étaient les frais et dispos ? Le docteur, Barbedart, Tanson, les trois premiers que j'interrogeais, ils ne se réveillaient pas frais et dispos.

— Et votre femme, Barbedart ?

— Oh ! je l'ai dressée. Mais ç'a été dur.

Il y avait donc des tas de gens qui ne se réveillaient pas frais et dispos. Des tas. Parce qu'on ne va pas me soutenir que j'étais précisément tombé sur les trois seuls hommes au monde qui se réveillaient autrement que les autres. Que j'étais précisément tombé sur trois autres anormaux. Il y en avait d'autres. Il y en a d'autres. N'empêche que le système subsiste. La phrase résiste. « Le lendemain, il se réveilla frais et dispos. »

Comme si tout le monde se réveillait frais et dispos. Alors que, à l'heure qu'il est, je n'en ai toujours pas trouvé un. Je me croyais un anormal. Un unique. Un exceptionnel. Et voilà que je m'apercevais que des tas d'autres étaient comme moi. Je me croyais en dehors du système. Et voilà que je m'apercevais que le système n'existait pas. Qu'il était faux. Mais le reste alors ? Parce qu'enfin, frais et dispos, c'est encore une chose simple, qui tombe sous le sens. Facile à vérifier. Physique en quelque sorte. Mais le reste ? Les sentiments, le désir, l'amour paternel ? Tout ce que les médecins ne peuvent pas mesurer. Là encore, était-ce moi qui étais différent ou le système qui mentait ? Le système selon lequel un homme, une femme, un lit... Mais si le système était faux ? Les autres — que je voyais là, devant moi, comme un tas, comme un œuf — un œuf et, en face, moi tout seul — j'ai alors commencé à me demander si les autres n'étaient pas, eux aussi, différents, différents du système, différents entre eux. Et donc aussi seuls que moi. Il fallait vérifier tout cela. VERIFIER.

## CHAPITRE II

C'EST COMME CETTE affaire. L'AFFAIRE MAGIS. Qui porte mon nom — comme si je l'avais épousée — comme si je devais passer avec elle le reste de ma vie. Eh bien ! là aussi il y a un malentendu. Quelque chose qui ne va pas. Et dont j'ai beau savoir que c'est un malentendu, dont je n'arrive pas cependant à me libérer entièrement. Parce que, pour les autres, cette affaire est devenue moi, et, moi, je suis devenu cette affaire. Identifiés en quelque sorte.

— Magis ? Est-ce que ce n'est pas ce type qui...

— Parfaitement.

Alors que, pour moi, j'en suis persuadé, cette affaire n'est rien. Ou plutôt : ne serait rien s'il n'y avait pas précisément l'obstination des autres. L'obstination des autres qui, sans cesse, m'y ramène. Parce que les autres, eux, ça les intéresse. Ce matin, j'ai encore eu une conversation avec le juge d'instruction. Comme de juste, j'avais dû prévenir M. Raffard. Pour justifier mon absence. Eh bien ! dès cette après-midi, Raffard s'est précipité sur moi.

— Alors, Magis ?

Et mes collègues :

— Où ça en est-il ?

Ça les intéresse ! Or, moi, voilà la chose, ça ne m'intéresse pas. Cette conversation, je n'ai même pas envie d'en parler. Ou si j'en parlais, ce serait comme d'un détail entre mille. Sans importance particulière. Tandis que pour eux, l'affaire Magis, c'est toute une histoire. Pendant dix ans, ils ne parleront pas de moi sans ajouter : vous savez, le type qui. Comme s'il n'y avait que ça dans ma vie. Magis, le type qui. Comme une boîte où il

y aurait des biscuits, du cake, des boutons de col, des ampoules électriques, des haricots, un cornichon et sur laquelle on écrirait : boîte de cornichons. Sans compter qu'en l'occurrence le cornichon n'est même pas un cornichon. Ah ! parce que je lui ai menti, au juge d'instruction. Mon acte aussi, pour me sauver, je l'ai fait rentrer dans le système, dans la logique, la vraisemblance. Et j'ai menti. J'ai menti exactement comme mentent tous les hommes, depuis des siècles, avec leur frais et dispos, avec leur : un homme, une femme, un lit. Comme ils mentent avec leurs déductions, leurs conclusions, leur logique.

Notez que je ne dis pas que tout est faux. Non, tout n'est pas faux. Ce serait trop simple. Ce serait encore du système. Tout n'est pas faux. Si, depuis un bon bout de temps, les hommes, EN GENERAL, baisent les femmes et si, EN GENERAL, ils courent à quatre pattes pour un billet de mille et si, EN GENERAL, ils n'aiment pas calotter leur père, il doit y avoir des raisons, il doit y avoir quelque chose. Certainement. Une tendance, un goût, un besoin. Bon. Mais jusqu'à quel point, depuis le temps, tout cela n'est-il pas exagéré? Ankylosé? Raidi? Jusqu'à quel point tout cela n'est-il pas le résultat du système? Et jusqu'à quel point surtout ne se trompe-t-on pas sur l'importance de ces choses? Sur leur importance respective? C'est ça spécialement qui me travaille : L'IMPORTANCE RESPECTIVE. On dit : l'amour. Et on dit : jouer aux cartes. Mais pourquoi, en vertu de quoi, l'un est-il plus important que l'autre? La gosse a laissé ses perles sur la table. Il y en a une qui est dans un rayon de soleil. Elle est bleue. Ça fait une ombre ronde et, au milieu, une petite tache liquide de clarté bleue. Bon. Qui me dira maintenant pourquoi la minute que je viens de passer à regarder ce point liquide est moins importante que celle, par exemple, où, par le trou de la serrure, j'ai découvert que ma femme me trompait? Oui, pourquoi? Pourquoi le second de ces événements mérite-t-il plus de commentaires que le premier? La main dans la poche, je me gratte la cuisse. Ce geste, dont personne ne songe à parler, n'est-il pas aussi important que, par exemple, le fait de coucher



*nrf*

Extrait de la publication

51 - VIII



A 24166